

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Mauders, W. J. (1989) *The Human Impact of Climate Uncertainty*. New York, Routledge, 170 p.

par André Hufty

Cahiers de géographie du Québec, vol. 34, n° 92, 1990, p. 256-257.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022125ar>

DOI: 10.7202/022125ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

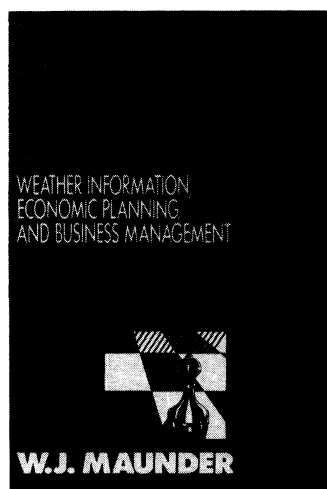
R.J. Johnston est très clair : « Unpublished Research isn't research [...]. Publish or perish ». L'auteur procède à une classification des types de publications en distinguant entre les articles de revues (spécialisées ou générales) et les ouvrages (manuels, essais, monographies, recueils, ouvrages de référence, etc.). Johnston soutient incidemment que les éditeurs et les comités de lecture — qu'il appelle les « gate-keepers » — peuvent exercer une influence sur le développement et l'orientation de tels ou tels domaines de recherche en géographie.

John Eyles, qui conclut par un essai intitulé *Thinking Geographically: the Editor as Tailgunner*, montre que les pratiques de la recherche en géographie humaine ont fourni une assise à la *techné* — les leçons de l'expérience d'habiletés à travers la pratique —, tandis que celles de l'*épistémé* — la conscience du connu, du sujet connaissant et de la façon de connaître — sont en train d'émerger à travers un débat théorique et un pluralisme méthodologique.

Compte tenu de la variété des sujets et de la qualité des essais, *Research in Human Geography* intéressera tous les chercheurs, chevronnés comme débutants. Mais c'est à ces derniers — souvent isolés et inquiets qu'ils sont dans le long labyrinthe du cheminement intellectuel — que nous en suggérons plus particulièrement la lecture !

Georges LABRECQUE
Québec

MAUNDER, W.J. (1989) *The Human Impact of Climate Uncertainty*. New York, Routledge, 170 p.



W.J. Maunder a déjà écrit plusieurs ouvrages sur le prix de l'information météorologique et le sous-titre du dernier est plus révélateur du contenu que le titre principal : *Weather Information, Economic Planning and Business Management*.

Un nouveau champ d'études se développe ; appelons-le l'éconoclimatologie. Il couvre un vaste domaine, dont l'auteur fournit de nombreux exemples, très variés. Je cite, au hasard de la lecture, la gestion des livraisons de bières aux tavernes japonaises en fonction des prévisions hebdomadaires du temps, l'effet des fluctuations mensuelles du climat sur le mouton ou l'hydro-électricité de la Nouvelle-Zélande, la pondération des oscillations des indices du PIB fournis par le *Financial Times* et même la proposition d'anticiper certains de ces indices puisque l'information météorologique est disponible longtemps avant leur publication.

L'idée émerge progressivement que le climat ça sert, aussi, à faire la guerre. C'est une arme stratégique-économique pour les pays à économie dominante qui espèrent prévoir avant leurs

concurrents le montant des récoltes destinées à l'exportation et anticiper leur prix. C'est que ce livre s'adresse en priorité à l'armée des responsables politiques, économistes, ingénieurs, etc. pour les persuader de prendre en compte la variabilité de l'atmosphère dans leur stratégie de vente.

La question de l'information prend alors tout son sens. Des millions d'observations sont faites régulièrement mais sont sous-utilisées. Des études multidisciplinaires sont urgentes pour les diffuser, les présenter, les rendre accessibles au bon moment à celui qui en a besoin. À cet égard, l'auteur souligne la faiblesse des universités pour ce genre de programme et d'études.

Actuellement l'information fournie par les services météorologiques est véhiculée par les média qui répondent à une sensibilisation accrue du public avec des moyens techniques de plus en plus élaborés, depuis les journaux ou le « show » télévisé jusqu'à la livraison vidéo personnalisée. Elle devient cependant paradoxalement moins accessible à mesure qu'elle gagne en importance. Il faut tout un appareillage technique pour la recevoir et la traiter; elle est confiée à des intermédiaires qui font payer leurs services. On assiste ainsi à la naissance d'une industrie, accompagnée de son cortège de spécialistes qui ont tout intérêt à valoriser le produit..., ce qui n'est pas sans rappeler toute la question de l'environnement.

En effet, le sentiment que la nature est fragile, que des modifications anthropiques peuvent « détraquer le temps » suscite moins une réflexion sur les finalités de nos sociétés qu'un grand appétit d'un nouveau marché pour des experts, seuls capables de remédier à ces pollutions, raréfactions, perturbations... et une grande effervescence dans les organismes internationaux autour du déboisement, de l'ozone, du CO₂, du « changement global » de l'atmosphère.

L'auteur, qui veut vendre son produit, insiste à juste titre sur l'importance de la variabilité climatique et la nécessité de mieux en apprécier les effets sur l'économie. Il s'appuie sur une expérience acquise sur le terrain en Nouvelle-Zélande — ce sont d'ailleurs là les pages les plus intéressantes — et sur des références récentes mais uniquement anglaises et américaines. Sa thèse générale cependant est un peu simpliste et se réduit trop souvent à un affairisme à courte vue. Il y a du boutiquier là-dedans, un certain bon sens mais aussi une apologie sous-jacente des lois du marché qui gouvernent le monde. Ses méthodes se ramènent à des analyses statistiques, enjolivées par des indices parfois astucieux, comme celui de la pondération du climat « utile » par la population et le genre d'économie, mais il n'y a pas de théorie sous-jacente des rapports entre les sociétés et les climats. Ces derniers sont simplement considérés comme des facteurs externes qui pèsent sur des secteurs économiques passifs et actuels, comme si la société et ses attentes n'évoluaient pas. La plupart des secteurs de l'économie ont assimilé depuis longtemps ces fluctuations et les relations s'établissent davantage entre les climats et l'idée qu'on s'en fait. Par exemple, les agriculteurs peuvent refuser le risque climatique et viser des récoltes minimales, diversifiées mais assurées ou spéculer sur les gains en visant surtout les années favorables quitte, en année maigre, à faire appel au gouvernement...

En guise de conclusion, c'est un livre intéressant mais écrit trop rapidement, avec de nombreuses répétitions, trop de souhaits et un manque de recul en face de son sujet.

André HUFTY
*Département de géographie
Université Laval*

CARTOGRAPHIE

Photomécanique: Serge DUCHESNEAU.